

Le miracle de la poésie

Dominique Robert

Volume 44, Number 4 (258), November 2002

Face au monde, figures du poète

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33005ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robert, D. (2002). Le miracle de la poésie. *Liberté*, 44(4), 44–50.

Le miracle de la poésie

Dominique Robert

Poésie pour aujourd'hui

Poésie. Cette singulière épreuve de vérité qui infailliblement me refait à neuf comme un parfait sommeil. Mon expérience éthique « par excellence ». C'est-à-dire mon seul recours pour reprendre confiance et comme Wittgenstein redonner à l'existence son miracle, car je meurs à mesure que j'abandonne le monde.

Poésie : un endroit où rien d'irrévocable ne doit jamais arriver. Une conscience Karamazov dans un sourire Bouddha. S'y retrouvent par bonheur mes inaliénables mots de vacances – lac, soleil, silence – comme autant de petits animaux de la forêt affairés et dispos.

Prière : si seulement aujourd'hui peut te ressembler.

Le miracle de la poésie

Quand je m'interroge sur la poésie, il n'existe aucun doute dans mon esprit : la poésie est une expérience éthique. Cependant, même si chaque poème que j'écris se consacre à cette idée, j'avoue que j'arrive difficilement à l'expliquer.

Je pourrais me contenter d'affirmer que, pour transmettre une idée en poésie, l'écriture d'un poème devrait suffire. Toutefois aujourd'hui, il se peut que tel un petit prince par amour pour sa rose, on doive s'exiler un temps dans les explications, pour qu'on s'attarde un peu à la poésie et à certaines idées qu'elle veut incarner.

Je vais donc m'aider d'un texte de Ludwig Wittgenstein intitulé « Conférence sur l'éthique ¹ » pour tenter une explication. En effet, ce texte énonce de manière éclatante ce que j'arrive seulement à pressentir quand je déclare la poésie une expérience éthique.

ooo

Le point de départ de Wittgenstein dans cette conférence est la définition usuelle selon laquelle « l'éthique est l'investigation générale de ce qui est bien » – toutefois dans un sens élargi, qui inclut « la partie essentielle de ce qu'on appelle communément esthétique ». Une série d'expressions équivalentes sont ensuite substituées à la définition de base, afin de tirer « une image des traits typiques » de

¹ Ludwig Wittgenstein, *Leçons et conversations*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1997 [1965], p. 136-155.

l'éthique : « L'éthique est l'investigation générale de ce qui a une valeur, de ce qui compte réellement, du sens de la vie, de ce qui rend la vie digne d'être vécue, de la façon correcte de vivre... » Wittgenstein fait alors remarquer la possibilité pour chacune des formules d'avoir deux sens : un qu'il nomme trivial ou relatif, un autre qu'il nomme absolu. En résumé, le sens trivial est celui qui satisfait à un modèle prédéterminé et donne lieu à un jugement de valeur relative (la route correcte pour aller à Berthier) ; le sens absolu ne satisfait à aucun modèle prédéterminé et donne lieu à un jugement de valeur absolue (« la » bonne route à suivre pour réussir sa vie). Cela étant dit, Wittgenstein ajoute : « Tout jugement de valeur relative est un simple énoncé de faits et peut par conséquent être formulé de telle façon qu'il perd toute apparence de jugement de valeur », tandis que « Aucun énoncé de faits ne peut être ou ne peut impliquer un jugement de valeur absolue ». En d'autres mots, le langage n'arrivant qu'à exprimer des faits, il donne lieu exclusivement à des jugements de valeur relative. Bref, l'éthique se situe en dehors du langage.

Maintenant, si « Aucun état de choses n'a en soi [...] le pouvoir coercitif d'un juge absolu », que cherchons-nous à exprimer par bien absolu ou éthique ? À cet effet, Wittgenstein cite en exemple une expérience personnelle qu'il juge éthique « par excellence » : celle où il s'étonne de l'existence du monde. D'abord, il fait remarquer que cette expression « s'étonner de l'existence du monde » fait un usage insensé du langage, puisqu'on ne s'étonne de la production de quelque chose que si on peut imaginer sa non-production, et qu'on ne peut pas imaginer que le monde n'existe pas : « Ceci dit, je veux vous faire bien comprendre

qu'il y a certain type caractéristique d'emploi abusif du langage qui se retrouve à travers *toutes* nos expressions religieuses et éthiques ». De plus, il signale le fait que les mots dans les expressions éthiques semblent être employés comme simulacres : ce que nous désignons par « s'étonner » dans un sens éthique n'est pas « s'étonner » dans un sens trivial, bien qu'il y ait entre les deux sens quelque chose de similaire. Pourtant impossible de laisser le simulacre de côté pour énoncer le fait qui subsiste derrière lui : « Aussi ce qui apparaissait au premier abord comme un simulacre semble-t-il être maintenant pur non-sens ». Il n'en demeure pas moins que, si insensée fût-elle, cette expérience de « s'étonner de l'existence du monde » a eu lieu, qu'elle a donc valeur de fait, et que ce fait semble effectivement posséder une valeur éthique ou absolue. Alors comment expliquer ce paradoxe : qu'une expérience ou un fait puissent avoir une valeur absolue ou éthique ?

Wittgenstein affirme que c'est en considérant le fait comme miracle et non comme fait qu'on parvient à résoudre le paradoxe de l'expérience éthique. Par exemple, s'étonner de l'existence du monde, c'est l'expérience de voir le monde comme un miracle, et non comme un fait. Dès lors, l'approche scientifique qui sert normalement à décrire les faits n'est-elle d'aucun secours face à l'expérience éthique, puisque « si nous voyons les choses de cet œil, tout ce qu'il y a de miraculeux disparaît ». Wittgenstein en conclut : « Je suis alors tenté de dire que la façon correcte d'exprimer dans le langage le miracle de l'existence du monde, bien que ce ne soit pas une proposition du langage, c'est l'existence du langage lui-même ». Autrement dit, bien qu'il nous soit impossible de décrire une

expérience éthique *par les moyens* du langage, *l'existence même* du langage témoigne de l'expérience éthique. De ce point de vue, une expression éthique telle que « je m'étonne de l'existence du monde » n'est pas incorrecte parce qu'elle est insensée, mais elle est insensée parce que son essence même est de ne pas avoir de sens. « En effet tout ce à quoi je voulais arriver avec elles, c'était d'aller au-delà du monde, c'est-à-dire *au-delà* du langage signifiant ». Cependant, Wittgenstein nous rappelle qu'il est parfaitement sans espoir de donner du front contre les murs de notre cage, parce que l'éthique ne peut être science : « Ce qu'elle dit n'ajoute rien à notre savoir, en aucun sens ». Néanmoins, elle nous documente sur une tendance qui existe dans l'esprit de l'homme et que Wittgenstein, quant à lui, respecte profondément et « ne saurait sur [sa] vie tourner en dérision ».

ooo

Dans une telle perspective, la pratique de la poésie apparaît aisément comme une expérience éthique « par excellence » (ce qui excuserait en partie la difficulté qu'il y a à l'expliquer). D'abord, la poésie aborde le langage non comme moyen – elle n'ajoute rien à notre savoir –, mais comme existence – elle se borne à faire exister du langage, de manière absolue. De plus, elle est un espace de mots, d'expressions et de syntaxe présentés de façon tellement inattendue (par un emploi abondant de figures, de simules, ou par des abus de langage tels que les paradoxes et les tautologies) qu'ils nous disposent à nous étonner du langage, voire de son existence ou de son miracle. Et si l'éthique est possiblement cela qui fait sembler absolues

certaines expériences, au-delà de l'état de fait, au point que nous puissions nous étonner de notre présence au monde comme d'un miracle, la poésie comme expression éthique contribue admirablement à empêcher le miraculeux de disparaître tout à fait de cette cage de faits que nous occupons, c'est-à-dire de notre monde.

Ainsi, la pratique de la poésie me semble indispensable particulièrement aujourd'hui. Car nous en sommes selon moi au même point que les frères Karamazov il y a très longtemps : à nous demander jusqu'où « tout est permis » – à savoir le pire compris – suivant un système de pensée qui ramène tous les événements au même niveau en les considérant tous comme autant de faits. Difficile par moments de ne pas se poser cette question soulevée par Gilles Deleuze dans *Qu'est-ce que la philosophie*² ? : « Comment croire au monde aujourd'hui ? » Oui, comment croire à un monde qui paraît de plus en plus insensé ? La beauté de l'explication de Wittgenstein, c'est que – étrangement semblable à la conception bouddhiste de cet éveil essentiel qu'est le satori – elle redonne au problème du sens une sorte de quatrième dimension, qui n'est pas la chimère plus ancienne d'un au-delà à conquérir en super-héros, mais une sorte d'interface³ à laquelle nous tendons

² Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1996, p. 73 : « Il se peut que croire en ce monde, en cette vie, soit devenu notre tâche la plus difficile, ou la tâche d'un mode d'existence à découvrir sur notre plan d'immanence aujourd'hui ».

³ Pour mieux faire saisir mon idée « d'interface éthique », je vais m'inspirer d'un spectacle que j'ai le bonheur absolu d'admirer chaque jour depuis une semaine : celui des poissons qui à la brunante effleurent de leur museau la surface du lac pour se nourrir de ce qui de « l'autre monde » est assez fin pour s'y poser (à l'idée du plongeon dans le chaos de Deleuze, je trouve plus féminine celle de donner un baiser à l'inintelligible...).

déjà avec le parfaitement incompréhensible, où faire rebondir nos questions *pour qu'elles retombent aussitôt dans le monde*, parées d'une certaine lumière d'univers, telles des étoiles filantes. Enfin, à présenter le problème éthique d'une manière qui le rend à nouveau intéressant aujourd'hui, Wittgenstein nous donne la possibilité de retrouver une crédibilité au miraculeux. Au point que le jeu du monde en vaut peut-être encore la chandelle... Car aux joueurs endurcis que nous sommes devenus, Wittgenstein enseigne aussi à *déjouer* le jeu. Par conséquent, bien qu'il soit « parfaitement sans espoir de donner du front contre les murs de notre cage », et que seul demeure le jeu de l'éternel recommencement de nos vues de l'esprit sur les faits, rien n'invalide logiquement le recours à une expérience éthique afin de redonner valeur éthique donc Sens à ces jeux, pour qu'ils ne deviennent pas d'une mortelle trivialité.

C'est dire que cette interface « par excellence » avec l'incompréhensible qu'on nomme poésie demeure selon moi un « Grand Jeu » qu'il faut à nos sociétés pour qu'elles conservent leur sens. Car, comme poète, je n'oublie pas de me demander : le miraculeux redevenu crédible à ses yeux, Smerdiakov eût-il quand même décidé que le mieux à faire était d'assassiner son père avant de s'enlever la vie ?

Et si j'ai une prière pour ce monde, il se peut très bien que ce soit celle-ci :

Ô Miracle de la poésie !
Fais que m'étonne mon existence
Encore aujourd'hui
Pour retrouver à notre cage
Le charme d'un paradis !